

LE LAC

Dans le froid glacial d'un hiver sans fin, les arbres s'étendaient à perte de vue. Quelques rudes falaises venaient rompre la monotonie de ce paysage qui ne paraissait jamais finir. Un petit village était pourtant caché là-bas, au milieu de cette immense forêt, juste au pied d'une falaise menaçante. Comment avait-il pu prendre racine dans un milieu aussi isolé? Peut-être qu'une famille ou un groupe d'amis qui eût abandonné la moindre lueur d'espoir de voir un jour autre chose que cette nature monotone à n'en plus finir le fit naître. Peut-être que ce lac, seule source d'eau du village, les y avait attirés et obligés à s'installer, créant ainsi un village au fil du temps.

Ce matin-là, les petites maisonnettes de bois éparpillées au milieu de la nature, sur les rives de la mystérieuse étendue d'eau, semblaient encore endormies. De ci de là, un oiseau courageux osait entamer un début de mélodie joyeuse mais se ravisait bien vite.

Le « Marin », ainsi nommé au village, ronflait encore et semblait revivre une fois de plus l'une de ses nombreuses aventures qu'il racontait aux enfants suspendus à ses lèvres. Il les faisait voyager pour leur plus grand plaisir, gardant toujours un visage des plus impassibles. Il parlait d'un navire volant, d'une princesse sauvée des pattes d'un dragon, ou même d'un château dans lequel il aurait vécu et qui aurait fini par être volé et habité par un chat démoniaque. Des aventures auxquelles on aurait tous voulu croire, mais qui, tout le monde le savait, n'existaient hélas que dans l'un des rares livres d'une époque bien lointaine. Mais que ce pauvre vieillard, à force de le lire et le relire pour ne point sombrer dans une folie insurmontable avait fini par s'attribuer. Trouble dû à un trop grand nombre d'épreuves difficiles et insurmontables.

Son fils Orvan travaillait au nettoyage et à l'entretien du bord du lac, comme la plupart des habitants du village. Il se retourna soudain dans son lit, se redressant brusquement, pris de panique par un cauchemar bien réel, hanté par une étendue bleue. J'attendis qu'il reprenne ses esprits et qu'il se décide à sortir de son lit pour se glisser dans la cuisine. Alors je me hissai hors de ma propre couchette surélevée pour le rejoindre. « Eh, bien dormi? », dis-je en posant un pied sur le carrelage glacé de la cuisine encore plongée dans la pénombre. Je connaissais bien évidemment sa réponse mais tentais seulement d'engager un semblant de conversation. Je savais que je ne pouvais pas faire grand-chose lorsqu'il était en proie à ces cauchemars. Je me contentais donc de lui adresser quelques mots pour l'aider à sortir de ce monde glauque et terrifiant, auquel il était confronté nuit après nuit. « Que veux-tu que je te dise, cela ne changera jamais! Foutu cauchemar! », se contenta-t-il de marmonner d'un air las tout en essayant pour la troisième fois de gratter une allumette afin d'éclairer la pièce d'une misérable bougie. Je me versai de l'eau froide dans une tasse en terre cuite

que j'agrémentai de quelques algues séchées pour éviter que mon estomac ne gargouille toute la matinée. J'engloutis ce petit déjeuner frugal avant de retourner dans la chambre enfiler mes vêtements de travail sans plus me préoccuper d'Orvan. Il essayait en vain de faire vivre un petit feu dans le poêle de la cuisine. Le soleil commençant peu à peu à pointer dans la brume matinale m'indiqua que je ne devais point tarder. Je préférerais aller réveiller le Marin avant de quitter la maison de peur que celui-ci ne rate son heure de départ. Nous savions tous ce que cela signifiait. Le sort était impitoyable, il n'épargnait personne de ses griffes menaçantes. Tout retour en arrière était tout simplement impensable. Ainsi, après avoir vigoureusement secoué le vieil homme, je m'empressai de sortir. Je me lançai dans le brouillard encore opaque pour une énième journée de nettoyage et d'entretien des rives. J'entendais les bruits étouffés du petit village qui s'éveillait peu à peu, dans la crainte de ce que réserverait ce nouveau jour.

Je posai la centième dalle sur le chemin du bord du lac qui était refait pour la quatrième fois en deux ans. Je comptais les minutes jusqu'à la pause d'une demi-heure qui nous était accordée en milieu de journée. Je pourrais enfin me redonner un peu de chaleur avec la fameuse soupe de poisson servie à tout le village, en espérant que la pêche ait été bonne. Cela ne dépendait, hélas, que des courants du lac. Le Marin m'avait expliqué plusieurs fois que pêcher n'avait jamais été une mince affaire. Cela faisait plus de quinze ans qu'il était le responsable de l'approvisionnement en poisson et en algues, seuls aliments comestibles de notre village. Il me disait que lorsqu'une bagarre quelconque éclatait entre lui et ses coéquipiers, aussi insignifiante soit-elle, leurs chances de trouver du ravitaillement devenaient bien infimes. Une fois même, ils ne réussirent pas à s'entendre sur l'heure à laquelle ils devaient rentrer au petit port. A cause de cela, ils ne virent aucun poisson vivant pendant des jours. Et nous devions alors nous contenter d'eau salée ou de poisson de la veille.

La cloche retentit soudain, annonçant enfin la pause bien méritée pour tout le monde. Je posai encore un pavé puis me relevai avec peine. Quelque chose d'étrange me frappa à ce moment: le lac semblait plus noir et plus froid que jamais, hostile. Je me précipitai en direction du réfectoire comme je le pus avec mes jambes encore engourdis par la position désagréable que j'avais dû tenir pendant bien quatre heures.

La vieille bâtisse pouvait accueillir plus de quatre cents personnes. Elle n'était située qu'à une cinquantaine de mètres du lac. C'était le lieu de rencontre de tous les travailleurs du village à midi, ainsi que pour les réunions obligatoires. Lorsque je pénétrais à l'intérieur du bâtiment, je remarquai tout de suite qu'une agitation anormale régnait dans la salle. Je m'approchai d'un groupe de personnes et compris vite qu'il s'agissait des retardataires du matin même. Il y avait un nombre

inhabituel de personnes qui ne s'étaient pas levées et présentées à temps à leurs postes attirés. Quelqu'un ordonna le silence et nous nous assîmes tous à nos places respectives. Je me trouvais à côté du Marin et en face d'Orvan, mon meilleur ami. Je jetai un regard discret à mes deux compagnons, rassuré de les voir tous deux paisibles et paraissant avoir la conscience tranquille. Ils avaient dû arriver à l'heure le matin et ne risquaient donc pas d'être appelés. Je ne pourrais pas supporter de les perdre. Je vivais avec eux depuis la mort de mes parents, deux ans auparavant, alors qu'ils avaient eu le malheur d'avoir veillé trop tard. Une dispute houleuse avait éclaté entre eux ce soir-là et ils avaient parlé jusque tard dans la nuit pour se mettre d'accord, mais en vain. La conséquence de cette querelle leur avait valu de ne pas se présenter à temps au travail le jour suivant et de le payer éternellement.

Le début de l'appel des retardataires du jour-même me fit redescendre sur terre. Cette maudite liste de gens qui partiraient cet après-midi-même à tout jamais, engloutis par les flots impitoyables, résonnait encore une fois à mes oreilles. Ce même chef chargé de la lecture des listes qui, deux ans plus tôt, avait prononcé le nom de mes parents. Cela m'avait rendu conscient de l'injustice, de l'horreur dans lesquelles notre village était plongé. Comme malgré lui. Victime d'une force surnaturelle contrôlant nos moindres actions. Cet événement eut raison de mon caractère d'adolescent encore insouciant et quelque peu immature. Cela en avait aussi fini avec les rares sourires que le Marin décrochait encore. En effet la mort de son ami le plus proche et seul soutien, mon père, l'avait complètement brisé. La femme du Marin était morte cela faisait plus de cinq ans. Après que cette dernière ait passé une nuit tourmentée à essayer de convaincre son mari de quitter le village. Elle le voulait à tout prix, même au risque de périr de faim ou d'être mangée par un animal sauvage. Il l'avait convaincue du fait que cela était tout simplement impossible. Mais il ne put la sauver. Effectivement, elle l'avait payé cher le matin suivant à cause de son retard, déclenchant ainsi chez son pauvre mari le début de sa folie.

La liste continuait à être énumérée. Une femme à deux mètres de moi s'écroula soudainement en larmes. Sans doute venait-elle d'entendre le nom d'un proche cité. L'appréhension de voir les doutes de certains confirmés était atroce. Peu à peu des sanglots s'élevaient un peu partout dans la salle, et des gens appelés se levaient et quittaient celle-ci. Ils n'étaient plus en contrôle d'eux-mêmes. Attirés par une force inconnue vers le bateau qui les conduirait dans ce trou dont personne ne connaissait l'autre côté. La liste me sembla interminable et les pleurs étouffés trop présents. Ce jour-là, l'attente de la fin du dénombrement me parut presque insoutenable. Nous commençâmes enfin à manger notre soupe tiède datant du jour d'avant. En silence. Tous se taisaient, dans le respect des familles des pauvres villageois venant de quitter la salle pour la barque de la mort.

Il était cinq heures de l'après-midi lorsque je me rendis compte que quelque chose clochait. Cela faisait plus de trois heures que j'avais repris le travail. Une brise humide venait de se lever. Le ciel était en harmonie avec la teinte bleu acier du plan d'eau. Les nuages s'assemblaient d'une étrange manière, paraissant ne plus jamais vouloir se séparer. Un froid piquant se leva soudainement, fusant de toutes les rives, et traversa le village, le pénétrant jusqu'au moindre recoin, tel un tsunami irrésistible.

Une légende transmise de génération en génération et qui m'avait été maintes fois racontée lorsque j'étais enfant me revint en mémoire: le lac, disait ce mythe, nous engloutirait tous un jour. Ne laissant alors paraître plus qu'une étendue d'eau paisible. N'attendant plus que la création d'un nouveau village qui finirait à son tour submergé, jusqu'à ce que le lac puisse ainsi s'emparer de tout le paysage environnant. Grandissant toujours, nourri par les hameaux qu'il prenait dans ses eaux. Il ferait disparaître une fois, disait-on, toute la surface de terre habitable. On racontait également aux naïves têtes blondes que tout le monde travaillait pour le lac et que celui-ci les y forçait littéralement. Il était pareillement narré que tous nos faits et gestes étaient observés et enregistrés par ce lagon et que celui-ci nous noierait quand il aurait estimé nos bêtises et comportements trop graves. Cela nous gardait donc, enfants, loin de l'envie de faire quelque sottise stupide sans y avoir bien réfléchi. Bien sûr, nous y avons tous cru un jour mais revenions vite à la raison en grandissant.

Mais pourtant, ce jour-là, j'éprouvai un malaise que jamais il ne m'avait été donné de connaître par le passé. L'environnement était devenu comme irréel. Même les arbres paraissaient se courber sous l'emprise de la peur. Je sentis mes jambes comme envahies par une sensation de froid indescriptible. J'essayai d'ignorer la douleur atroce que je sentais peu à peu monter en moi. Avec acharnement, je continuais à sceller les dalles sur le petit sentier, m'assurant scrupuleusement que chacune d'elles suivait exactement la courbe du lac. Un peu plus loin, je vis les travailleurs s'arrêter une fraction de secondes et lever la tête, aux prises avec cette masse blanchâtre qui avait commencé à englober nos jambes et se propageait inexorablement. Je me redressai et commençai à courir comme je le pouvais à la recherche d'Orvan qui devait se trouver non loin de là, le long du rivage. Je ne l'aperçus nulle part. Les ouvriers, me voyant transgresser une des règles de base du village, à savoir quitter son occupation et se mettre à courir en pleine journée, me jetèrent des regards inquiets et désapprobateurs. Je les ignorai et continuai à courir, malgré la paralysie grandissante de mes jambes, le corps gagné par ce gel cruel et vorace. Je voyais une panique croissante gagner les villageois les uns après les autres. Ils commençaient à courir en tous sens, à la recherche de leurs proches, dans l'espoir qu'un regard ou une parole les rassure et que leur intuition d'une catastrophe imminente s'avère fausse.

Je vis enfin mon meilleur ami, debout à une centaine de mètres, tout aussi déstabilisé que moi. « Orvan! » lui criai-je. Il se retourna vers moi brusquement et lentement s'immobilisa, gagné par la glace, progressivement transformé en une statue de cristal. Son regard venait de se figer. Je tentai vainement de faire encore un pas, pour le secouer et le réchauffer, l'emmener loin de là. Un flot de souvenirs me parvint. Je me remémorai la première fois où nous franchîmes les portes du réfectoire, Orvan et moi, le torse gonflé d'orgueil pour signifier que nous étions enfin grands. Notre premier jour de travail, il y a plus de douze ans, lorsque nous commençâmes ce à quoi nous étions tous destinés pour le restant de nos jours. Je me rappelai de nos instructeurs. De quelle manière ils nous enseignaient des choses qui nous paraissaient banales mais qui, au fond, nous amusaient bien étant plus jeunes. Je me souvins comment nous nous serrâmes les coudes quand nous réalisâmes que rien n'était en réalité un jeu, et comme, après le décès de mes parents, il avait su me soutenir pour que je ne perde pas pied. Je l'avais moi aussi aidé tant de fois lorsqu'il n'arrivait point à planter un clou ou à redresser une barrière. Je souris intérieurement en pensant à la seule fois où nous avions osé toucher les cheveux d'une fille. Nous avions purgé une telle punition que plus jamais cela ne nous était revenu à l'esprit.

J'entendis subitement une sorte de gémissement, une plainte insistante, sortir du plus profond des eaux. Mon sang se glaça. J'aurais dû le réaliser plus tôt. Autant d'habitants de notre petit village piégés par le sommeil ce matin-même, l'atmosphère lourde régnant depuis plusieurs heures et ayant déjà tout figé dans une crainte inexplicable. Soudainement tout s'assombrit. Je sentis comme un énorme vent soulever la terre, versant l'eau hors de son nid et la projetant sur le village. Elle engloutit tout sur son passage. Mes yeux me renvoyaient des images saccadées au ralenti. Je n'étais plus capable de faire quoi que ce soit. Je voyais la scène d'un oeil extérieur. Spectateur de ce moment qui m'avait rendu de marbre et à la merci du danger, sans aucune possibilité de réaction. Des flashes me parvinrent. Brefs, imprécis. Ma vie. Je compris. Emotions mélangées. Images absurdes, éphémères. Tout avait toujours été si semblable, si contrôlé. Rires étouffés, liste de noms dictés, angoisses. Moments sans réelle signification. Mes parents. Orvan, le Marin. Une fille. Une dame me tendait la main. Grande, belle, maternelle. Je me vis être inhalé avec tout le reste et sombrer dans les profondeurs de cette masse d'eau. Elle avait hanté nuit et jour un village entier pendant des années et décidait de mettre la touche finale à cette torture maléfique.

* * *

Cela faisait déjà plus de quatre heures qu'ils marchaient. La petite fille n'en pouvait plus et s'était endormie sur le dos de son père qui avançait d'un pas décidé. Il affirmait à leur petit groupe pour la dixième fois qu'il s'agissait du bon chemin. Les autres savaient pourtant qu'ils étaient bel et bien perdus. Les deux familles décidèrent finalement de faire une halte pour manger leurs derniers sandwiches. Le ciel, qui était resté d'un bleu parfait depuis plusieurs jours voire semaines, comme tous les étés dans cette région, semblait d'un coup s'être voilé de lourds nuages sombres. Les arbres devenaient plus hauts, plus enfermants. Ne laissant que peu d'espace d'accès entre eux et guidant peu à peu la bande vers une seule voie. Les trois garçons des deux familles avaient eu un accrochage quelques heures au paravant. Ils n'en avaient pas encore trouvé un arrangement. Chacun marchait de son côté, déterminé à ne pas se remettre en question. Tous les membres du petit attroupement commencèrent à se sentir attirés par une force surnaturelle qui les conduisait vers un lieu dont aucun d'eux ne connaissait l'existence. Mais qui, peut-être, deviendrait bientôt le seul endroit dont ils garderaient souvenir.

Quelque part, pas si loin de là, au fond de cette immense forêt d'arbres s'étendant à perte de vue, un lac paisible eau couleur d'émeraude attendait calmement la création d'un village dans ce lieu insolite...